

# Le climat intellectuel en Allemagne à la veille de la Première Guerre mondiale

Thierry Feral

Conférence du jeudi 27 novembre 2014  
Compagnie dramatique Dominique Freydefont / Clermont-Ferrand

L'année 1888 voit en Allemagne l'arrivée au pouvoir d'un jeune empereur de 31 ans, Guillaume II. Lorsqu'il se débarrasse du vieux chancelier Bismarck — 67 ans — en mars 1890, Guillaume se retrouve à la tête de la deuxième puissance mondiale sur le plan industriel et militaire mais se heurte à une question vitale : trouver des matières premières et des débouchés commerciaux pour assurer la subsistance d'un pays en croissance démographique galopante. Or, à la différence des autres pays industrialisés, l'Allemagne ne possède quasiment pas de colonies.

À titre indicatif, l'empire colonial allemand s'étend sur à peine 3 millions de kilomètres carrés alors que celui de l'Angleterre s'étend sur plus de 33 millions et celui de la France sur plus de 10 millions. Il y a donc urgence à revoir la répartition du monde, ce qui passe par une volonté expansionniste qui, à terme, ne pourra aboutir que par la guerre<sup>1</sup>.

Toutefois, avant de livrer une guerre, encore faut-il persuader les foules de la légitimité de cette guerre et de la nécessité d'en faire une priorité absolue en remettant à plus tard les revendications politiques et sociales. C'est pourquoi on va assister entre 1890 et 1914 à une gigantesque entreprise de manipulation des foules.

---

<sup>1</sup> Cf. la lucidité de l'historien Édouard Driault qui déjà en 1900 professait ( in *Les Problèmes économiques et sociaux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Alcan, pp. 100-101 : « L'Allemagne s'agite beaucoup pour jouer un puissant rôle maritime. C'est le grand dessein de Guillaume II. Ses plus constants efforts sont consacrés à l'augmentation de la marine militaire de son Empire. La suprématie continentale ne lui suffit point. Rien de plus louable assurément ; dans l'état actuel du monde, il est indispensable à une grande puissance comme l'Allemagne de développer ses intérêts sur les mers, sous peine d'être à la merci de celles qui, maîtresses des pays producteurs, le seront ainsi du marché économique » ; pp. 289-290 : « Dans ces dernières années, sauf en Chine, toutes les places vacantes sur le globe ont été prises par les puissances de l'Europe ou de l'Amérique du Nord ; quelques conflits se sont produits et quelques déplacements d'influence, précurseurs de plus redoutables et prochains bouleversements. Car il faut se hâter : les nations qui ne sont pas pourvues risquent de ne l'être jamais et de ne pas prendre part à la gigantesque exploitation du globe qui sera l'un des faits essentiels du siècle prochain. C'est pourquoi toute l'Europe et l'Amérique furent agitées récemment de la fièvre de l'expansion coloniale, de „l'impérialisme” qui est comme le caractère le plus remarquable de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle [...] Dans ce partage du monde, dans cette course ardente aux trésors et aux grands marchés de la Terre, l'importance relative des Empires fondés en ce siècle n'est pas absolument en proportion avec la place qu'occupent en Europe les nations qui les ont fondés. Les puissances prépondérantes en Europe, directrices de ses destinées, ne sont pas également prépondérantes dans le monde. Et, comme la grandeur coloniale, promesse de richesses encore non calculées, se répercutera évidemment sur l'importance relative des Etats européens, la question coloniale, „l'impérialisme” si l'on veut, a modifié déjà et modifiera de plus en plus les conditions politiques de l'Europe elle-même ».

Ce qui va permettre cette manipulation de grande envergure, c'est que dans les années 1890, grâce à de nouvelles techniques d'impression et de diffusion, le circuit littéraire devient un marché de masse. Or cette démocratisation — en soi un phénomène positif — va en réalité fixer la pensée antidémocratique et belliciste dans le milieu petit-bourgeois, ainsi que chez les ouvriers et les paysans ; d'une part parce que le marché éditorial, autrement dit ce que l'on peut lire, est orienté par le pouvoir et ses relais médiatiques ; d'autre part parce que la population a été jusque-là dans sa grande majorité complètement privée d'une formation intellectuelle qui lui permettrait d'y résister.

Ainsi l'Allemagne va-t-elle de 1890 à 1914 baigner dans un contexte intellectuel où dominant les textes pangermanistes dus à la plume de géopoliticiens de renom comme Friedrich Ratzel (*L'Espace vital / Der Lebensraum*, 1901) et Ernst Hasse (*L'Avenir de la peuplité allemande / Die Zukunft des deutschen Volkstums*, 1907), de publicistes réputés comme Friedrich Lange et Richard Tannenberg, auteurs respectivement des titres sans ambiguïté *Germanité pure / Reines Deutschtum* (1893) et *Grande Allemagne / Groß-Deutschland* (1911), ou encore de militaires de haut rang tel le général Friedrich von Bernhardi (*Notre Avenir / Unsere Zukunft*, 1912 ; *L'Allemagne et la prochaine guerre / Deutschland und der nächste Krieg*, ibid.).

Bien évidemment, ces élucubrations ne manquent pas d'être relayées par une certaine presse et aussi sous forme de larges extraits dans des manuels à usage scolaire.

Jouissent également de la faveur générale deux volumineux romans qui, bien qu'écrits antérieurement, vont dans ces années-là atteindre des tirages impressionnants : le roman à forte imprégnation antisémite de Felix Dahn, *Un Combat pour Rome / Ein Kampf um Rom* (1876), qui raconte la conquête de l'Italie par les Goths et leur défaite finale suite à la perte de leur pureté raciale et à leur trahison par « Jochem le Juif » ; le roman de Gustav Freytag, *Débit et crédit / Soll und Haben* (1885), dans lequel le nom du détestable juif qui ne cesse de s'opposer au courageux allemand, Itzig, passera dans le langage courant au sens de « youpin »<sup>2</sup>.

On peut aussi citer la fascination exercée par les odyssées exotiques d'Emil Budde (1847-1920) ou Ottomar Beta (1845-1913) qui se passent au Proche-Orient ou en Afrique, les épopées maritimes de Paul Gerhard Heims (*Pieuvres, monstres, légendes de marin / Kraken, Monster, Seemannsgarn*, 1888) et Gustav Schalk (*Klaus Störtebecker*, 1905) qui exaltent la cohésion communautaire, ou encore les romans de science-fiction de Kurd Laßwitz (1848-1910) qui incitent à un retour à une vie élémentaire et à la recherche de valeurs supérieures, sans oublier bien sûr les histoires d'indiens de Karl May qui magnifient les vertus de l'existence tribale en osmose avec la nature et prêchent pour une résistance à la dégénérescence provoquée par la modernité. Dans son ouvrage *La Bande des brigands / Die Räuberbande* (1914), le grand auteur pacifiste Leonhard Frank accusera Karl May (1842-1912) d'avoir été en grande partie responsable du désarroi métaphysique de la jeunesse allemande face à la politique guerrière de Guillaume II. Même dans la

---

<sup>2</sup> Voir le dictionnaire *Duden Deutsches Universalwörterbuch*, 1989, p. 783, ainsi que Günter Grass, *Les Années de chien / Hundejahre*, où le terme apparaît à plusieurs reprises.

littérature de pure pacotille — Ludwig Ganghofer (1855-1920) ou Hedwig Courths-Mahler (1867-1950) —, on retrouve toujours la même antienne : beauté et probité y triomphent systématiquement de la laideur et de l'ignominie, et il est aisé de concevoir la typologie qui préside au scénario...

Que l'on n'aille surtout pas croire que toute cette littérature n'était pas lue ; selon les études les plus sérieuses qui ont été conduites sur le sujet dans les années 1970, notamment par Rudolf Schenda (*Peuple sans livre / Volk ohne Buch*) et Lutz Winckler (*Production de marchandise culturelle / Kulturwarenproduktion*), la *Trivialliteratur* constituait 95% des lectures des Allemands, quels que soient leur niveau social et leur appartenance politique.

Durant les années 1900, l'empereur Guillaume II oriente toujours plus son pays vers la production d'armements ce qui nécessite de la part de la population pas mal de sacrifices au nom de l'intérêt général. Or fort curieusement, face à la pression de la dynamique chauvine impulsée par la caste dirigeante qui ne cesse de démoniser les « sans-patrie » (*die vaterlandslosen Gesellen*), c'est-à-dire les opposants à la guerre, la Social-démocratie sera, elle aussi, prise progressivement d'un vertige belliciste qui va « submerger tous les antagonismes de classe » (O.K. Flechtheim). On sait que le 4 août 1914, elle votera à l'unanimité les crédits de guerre, considérant que « la lutte extérieure exige que la puissance politique et militaire soit portée à son comble ». Ce n'est que dans les mois qui vont suivre que la gauche du parti, d'où naîtra la ligue spartakiste, s'opposera d'abord très minoritairement à la politique impériale, puis de façon de plus en plus large avec l'allongement du conflit.

Dans cette ambiance de manipulation ultranationaliste, il est évident que la littérature de colportage ne pouvait que faire florès. Les textes sanctifiant la terre et la race allemandes vont connaître une inflation époustouflante.

Avec son roman de 1901, *Jörn Uhl*, l'ancien pasteur et théologien Gustav Frenssen crée un véritable culte du terroir ; une kyrielle de plumitifs vont lui emboîter le pas et c'est un de ses épigones, Ewald Gerhard Seeliger, qui forgera en 1910, en titre d'un de ses romans, le célèbre slogan repris par les nazis « *Zurück zur Scholle* », retour à la glèbe.

De son côté, l'écrivain alémanique Hermann Burte produit en 1912 le roman *Wiltfeber, l'Allemand éternel (Wiltfeber, der ewige Deutsche)* dans lequel il appelle à une croisade de purification de la terre germanique de tous les éléments susceptibles de la souiller et ce, déjà, sous l'emblème de la croix gammée.

Évoquons aussi cet autre chantre de la terre allemande que fut Hermann Löns, lequel sera tué à 48 ans sur le front français le 26 septembre 1914 : son *Loup-garou, Der Werwolf*<sup>3</sup>, paru en 1910, chronique de la Guerre de trente ans (1618-1648) où l'on voit de braves paysans s'organiser en milices pour résister à ceux qui les agressent, inspirera aux nazis la création des trop fameux groupes terroristes « *Werwolf* » qui se chargeront à partir de mars 1945 d'exécuter des attentats contre les Alliés et d'éliminer sommairement les « défaitistes » ; c'est à Löns que l'on doit un

---

<sup>3</sup> Le titre de l'édition originale est *Der Wehrwolf* ; l'adjonction du *h* introduisant au « *Wer* » (homme) qui se transforme en loup (*Wolf*) la notion supplémentaire de résistance armée (cf. *sich zur Wehr setzen*).

leitmotiv dont se revendiqueront les SA : « Mieux vaut du sang étranger sur nos couteaux que des couteaux étrangers dans notre sang ».

Bien évidemment, légion sont aussi les livres se livrant à l'apologie de la guerre et de la conquête de l'espace vital qui donnera enfin au Reich sa « place au soleil » (*Platz an der Sonne*) ; citons là notamment *Le Capitaine de fer / Der eiserne Rittmeister* de Hans Hoffmann (1900) ou encore les écrits de Fritz Bley (1853-1931) appelant à conquérir des territoires en Afrique. Il convient aussi dans ce contexte de mentionner ce que l'on appelait alors les almanachs, notamment celui édité à Berlin par Fritz Heyder et que l'on trouvait dans la plupart des foyers : il regorgeait de textes haineux avec des illustrations suggestives par exemple d'Arthur Kampf (1864-1950), un des peintres préférés de Hitler.

Pour être complet, évoquons enfin une troisième dimension de cette production littéraire visant à embourber les Allemands dans la germanolâtrie ; il s'agit de la littérature eugéniste représentée entre autres par le roman *Troubles psychiques (Geistig defekt)* publié en 1902 par Anton Lohr ainsi que par les romans de Fritz Skowronnek, *L'Héritier (Der Erbsohn)*, 1901) et *Comment meurt le pays natal (Wie die Heimat stirbt)*, 1902), centrés sur la nécessaire préservation du patrimoine héréditaire afin de ne pas sombrer dans la dégénérescence. Plus de trente ans avant que les nazis ne prônent la stérilisation et l'élimination des handicapés physiques et mentaux, il y avait déjà en Allemagne une littérature populaire plaidant pour une politique hygiéniste<sup>4</sup>. Et dans les collèges et lycées du Reich, des maîtres pour s'en faire le relais, d'autant que ceux qui s'y refusaient risquaient la révocation.

En effet, à l'époque, l'idéologie dominante est le vitalisme. Se réclamant de Nietzsche et porté notamment par le philosophe Ludwig Klages, auteur en 1913 de *Homme et Terre (Mensch und Erde)* et *Mouvement expressif et force créatrice (Ausdrucksbewegung und Gestaltungskraft)*, le vitalisme discrédite la raison au profit des forces primordiales qui seules permettent à l'homme de se réaliser pleinement (cf. le titre-phare ultérieur de Klages, *L'Esprit comme adversaire de l'âme (Der Geist als Widersacher der Seele)*, 3 vol., 1929-1933). Pour reprendre une formule de Nietzsche dans le prologue/section 3 du *Zarathoustra*, le vitalisme se refuse à « accorder plus de prix aux entrailles de l'impénétrable qu'au sens de la terre » („die Eingeweide des Unerforschlichen höher zu achten als den Sinn der Erde“).

Dès lors le thème de la régénération de l'âme allemande par le retour à la terre devient une préoccupation essentielle ; à la suite du drame de 1897 de Max Halbe, *Notre Mère, la Terre (Mutter Erde)*, un nombre incroyable de scribouillards à la notoriété fugace vont s'essayer avec plus ou moins de bonheur au panthéisme.

---

<sup>4</sup> Un des principaux thuriféraires de cette politique hygiéniste était l'anthropologue et eugéniste Eugen Fischer (1874-1967), futur directeur du Kaiser-Wilhelm Institut (1927-1942). En 1908, il se rendit en « Afrique allemande du Sud-ouest » (*Deutsch-Südwest Afrika*) pour étudier « le problème de l'abâtardissement » (*Bastardierungsproblem*) des enfants nés de viols lors de la sauvage répression perpétrée entre 1904 et 1907 par les troupes coloniales impériales sur la population namibienne (Héréros et Namas). Voir à ce propos : Alexandra Przyrembel, *Rassenschande*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2003, pp. 32-33 ; Anja Laukötter, *Von der „Kultur“ zur „Rasse“*, Bielfeld, transcript Verlag, 2007, pp. 95-99 ; Achim Bühl et al., *Auf dem Weg zur biomächtigen Gesellschaft*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2009, pp. 42-45. Aujourd'hui encore, quelque 300 crânes de Héréros et Namas, récupérés à l'époque par les scientifiques allemands pour prouver l'infériorité de la « race noire », se trouvent dans les réserves de l'hôpital berlinois de la Charité et de l'université de Fribourg.

Parmi eux, Erwin Guido Kolbenheyer (1878-1962) qui attachera son nom au troisième Reich.

Signalons également deux revues qui ont eu une influence décisive : chez les étudiants, la revue bimensuelle *Le Gardien de l'art (Der Kunstwart)* dont Nietzsche avait été un des fondateurs et qui, sous la direction du folkloriste érudit Ferdinand Avenarius (1856-1923), prônait le retour à la spontanéité de l'innocence et la fidélité aux valeurs primordiales de l'âme germanique ; l'autre revue, hebdomadaire et positionnée en tant que revue illustrée pour la famille, était *La Tonnelle (Die Gartenlaube)* fondée en 1853 par Ernst Keil (1816-1878) et passée en 1904 entre les mains du groupe éditorial nationaliste Scherl : usant d'un langage adapté aux masses, présente dans les kiosques et à disposition dans la plupart des bibliothèques de prêt et dans les cafés, elle mobilisait plus de deux millions de lecteurs. Comme l'a expliqué Lionel Richard dans *D'une Apocalypse à l'autre* (UGE-10/18, 1976), son but était de convaincre chacun qu'il était le maillon d'une chaîne reposant entre les mains de Dieu et qu'il devait se rallier à des valeurs communes et fondamentales qu'une fausse éducation tendait à faire oublier, autrement dit se soumettre à la volonté du pouvoir impérial de droit divin.

Dans ce climat où l'on voit l'Université consommer sa rupture avec les Lumières, la sociologie n'est pas en reste. Partant de la thèse bien connue de Schopenhauer que c'est le vouloir-vivre spécifique à chaque individu qui est la racine du malaise social (*Le Monde comme volonté et représentation / Die Welt als Wille und Vorstellung*), elle prône de se libérer de cette puissance mauvaise en retrouvant les valeurs fusionnelles du groupe. À la société (*Gesellschaft*) construite sur des apports abstraits et contractuels fruits de la réflexion et de l'intérêt personnel, Ferdinand Tönnies (1855-1936), professeur à Kiel, oppose la communauté (*Gemeinschaft*) fondée sur les relations naturelles et la solidarité ; on sait l'impressionnant succès que connut son ouvrage de 1912 *Communauté et société (Gemeinschaft und Gesellschaft)*.

De là à faire du *Peuple*, le *Volk*, un ordre mystique prenant racine dans des profondeurs inaccessibles à l'entendement humain, le pas fut vite franchi. Pour le professeur Max Wundt (1879-1963), futur membre du Parti nazi, la pensée humaine n'est pas idiosyncrasique mais conduite par une puissance incontrôlable qui émane des tréfonds de la « peuplitude » (*Volkheit*) ; chercher à penser par soi-même, dès lors que l'on n'y est pas appelé naturellement, relève donc de l'impiété.

Comme ne cessera de l'expliquer cette figure de proue de l'antisémitisme théologique protestant que fut Wilhelm Stapel (1882-1954), chaque « Peuple » est une idée de Dieu et donc une donnée naturelle primordiale dotée de particularités irréductibles qui font que chacun a une culture, une manière d'être et une politique propres ; aussi est-il hors de question qu'un juif puisse créer en allemand ; certes un juif peut utiliser la langue allemande mais ne pouvant en pénétrer l'essence, il exerce une influence néfaste car, pour peu qu'il soit brillant, il fait passer, même sans en avoir l'intention, des idées inhérentes à sa judéité et donc nocives pour l'âme allemande.

C'est pourquoi en 1912, un groupe d'universitaires fonde sous la conduite de Friedrich Panzer (1870-1956), professeur à Francfort, l'Association allemande des

germanistes (*Deutscher Germanistenverband*). Le professeur Julius Petersen (1878-1941), un germaniste de réputation internationale depuis qu'il a enseigné à Yale, est chargé d'un projet de fusion de l'enseignement des lettres, de la philosophie, de l'histoire, de la religion, des arts et des sciences naturelles en une matière unique, la « science allemande » (*Deutschkunde*), afin de donner aux élèves une éducation qui les protège des influences étrangères.

De son côté, l'Association de défense de la langue allemande (*Deutscher Sprachverein*), présidée par l'architecte berlinois Otto Sarrazin (1842-1921) et qui en 1910 compte environ 30 000 membres, lance une politique d'épuration du vocabulaire de tous les termes d'origine latine et exige du gouvernement que ne soit titularisé, promu ou distingué aucun enseignant qui ne s'applique pas à parler la langue allemande la plus pure possible. Cette campagne de germanisation forcée des mots étrangers assimilés de longue date dans la langue allemande sombrera dans un ridicule absolu. Imaginez *Nase* / nez transformé en *Gesichtserker* = encorbellement facial, *Klavier* / piano en *Griffbrett* = planche à touches, et plus cocasse encore *Kloster* / couvent en *Jungfernzwinger* = enceinte pour vierges ! Du reste, Hitler mettra un terme à l'affaire en 1940.

Bien évidemment la mode vitaliste règne aussi dans les facultés de médecine où les jeunes médecins se revendiquent de la génération romantique, celle qui a lutté pour l'indépendance nationale face à l'occupation napoléonienne. Ces jeunes médecins se rallient au précepte édicté par Joseph Görres (1776-1848) selon lequel « tout ce qui est étranger, tout ce qui s'est introduit sans raison profonde dans la vie d'un peuple, devient pour lui cause de maladie et doit être extirpé si ce peuple veut rester sain ». Alimenté par l'épidémiologiste Pettenkofer (1818-1901), le psychiatre Kraepelin (1856-1926), le neurologue et hypnothérapeute Oskar Vogt (1870-1959), l'enthousiasme de la jeune génération de médecins pour l'eugénisme se heurtera dans un premier temps à la résistance de la plupart des patrons ; mais lorsque ceux-ci disparaîtront, la nouvelle génération imposera sa conception médicale.

Or n'oublions pas que c'est cette jeunesse des années 1900 qui va fournir le ferment, les troupes et les cadres de ce qui deviendra le national-socialisme. C'est elle qui, intoxiquée par la mystique germanomane diffusée sous Guillaume II, va se précipiter dans ce qu'elle croit être un appel à provoquer l'explosion du monde ancien pour aboutir à une régénérescence de l'humanité par un retour aux valeurs primordiales de la nature. Et c'est justement cette illusion de pouvoir retrouver les sources primitives de l'innocente sauvagerie afin de refaire la genèse du monde qui va enfermer cette jeunesse dans des modes de pensée et de comportements dont la classe dominante saura tirer profit.

En fait, tout part autour de 1900 d'une volonté de la jeunesse de se libérer des conventions et des contraintes de la société et d'affirmer son individualisme. Ce n'est pas pour rien qu'on assiste à l'époque à une renaissance de l'anarchisme uniciste et que *L'Unique et sa propriété* de Max Stirner (*Der Einzelne und sein Eigentum*, 1845) connaît une vogue étonnante.

Or treize ans plus tard, voilà qu'on retrouve cette jeunesse agglutinée au sommet du Haut Meissner au sud-est de Kassel. On est en octobre et on s'est réuni là pour fêter le centenaire de la bataille de Leipzig (*Völkerschlacht*) qui avait le 19 octobre 1813,

au terme de quatre jours de combats, sonné le glas de la domination napoléonienne en Europe. La manifestation s'achève dans un climat d'euphorie nationaliste. Car le grand paradoxe de la contestation de cette jeunesse avide d'indépendance et d'émancipation, c'est qu'elle est maintenant en train de se donner un cadre encore plus rigide que celui qu'elle rejetait précédemment avec passion. En vérité, la force des fantasmes nationalistes l'emportant sur les positions initiales de contestation de la société, cette jeunesse vient tout simplement de régresser dans l'archaïsme communautaire. Elle se voit déjà comme une élite qui aura bientôt le monde à ses pieds. Mais avant d'atteindre à ce but dont elle rêve, il va lui falloir en passer par une initiation où il n'y a plus de libre volonté, où l'on doit apprendre à obéir pour pouvoir plus tard commander, où l'on doit être capable d'affronter la mort.

Voici donc la mort érigée en expérience suprême de la vie ! On pense bien sûr à Ernst Jünger (1895-1998), engagé dans la légion étrangère française à l'âge de 16 ans par refus de participer au monde bourgeois et auquel la guerre de 14 va apparaître comme l'occasion de défouler ses pulsions anarchiques en même temps que d'enterrer les formes de vie pétrifiées de la société occidentale ; comme l'écrivait mon regretté ami Jean-Michel Palmier (in *Ernst Jünger*, Hachette, 1995, pp. 20-21) : « Dans *Orages d'acier* [...] les assauts sous les gaz et les tirs de mitrailleuses sont comparés à de véritables  tats d'ivresse, celle que Benjamin nommera la „b atit de des épileptiques” [...]. La mort qui peut survenir à chaque instant est une fatalité, l'étonnant étant de ne pas être encore tué. Dans cette attente, Jünger contemple le champ de bataille comme un spectacle fantastique [...]. La mort ne suscite en lui aucune révolte, aucune question. Elle se limite à l'horreur quotidienne [...]. La mort n'est d'ailleurs le plus souvent évoquée que de manière purement technique [...].   deux pas d'une  glise transformée en tas de pierres, il cueille un bouquet de „merveilleuses roses devenues sauvages”. Et le prochain assaut, il le qualifie de „nouvelle fête sanglante” »

Parmi ces quelque 3000 jeunes qui s'étaient rassemblés au sommet du Haut Meissner, il y en avait un grand nombre qui appartenaient au *Wandervogel*, *L'Oiseau migrateur*. Fondé en novembre 1901 par un lycéen berlinois, Karl Fischer (1881-1941), ce mouvement avait vite gagné toute l'Allemagne ; organisés en meutes et hordes fortement hiérarchisées, adeptes du salut « *heil* » et de la tenue des randonneurs, les membres du *Wandervogel* se débattaient dans un romantisme caricatural ; du reste les contrastes entre les groupes étaient énormes selon leur localisation ; prenons par exemple le mot *frei* (libre) qui dans leur bouche était omniprésent ; certains cercles l'appliquaient à l'éducation et à la sexualité ; d'autres au refus de l'alcool (*alkoholfrei*) et du tabac (*nikotinfrei*) ; les plus extrémistes l'employaient eux pour revendiquer une germanit  lib r e (*freideutsch*)   laquelle on ne parviendrait qu'après s'être délivré de la présence des juifs (*judenfrei*).

Politiquement, il y avait une aile très fortement marquée par la germanol trie et l'antisémitisme, et une orientation de gauche au départ passablement anarchisante et dont les tenants évolueront ultérieurement vers le socialisme ou le communisme comme l'écrivain Friedrich Wolf (1888-1953) qui se fera connaître notamment par son drame *Cyankali* en faveur de la légalisation de l'avortement. Ce courant était conduit par le pédagogue Gustav Wyneken (1875-1964).

Or en mars 1914, au congrès de Marburg, Wyneken est chassé du *Wandervogel*. La droite triomphe et son chef, Edmund Neuendorff (1875-1961), aligne le mouvement sur l'axe idéologique qu'avait souhaité Karl Fischer sous les auspices de son ancien professeur, Paul Förster (1884-1925), idéologue raciste et frère de ce Bernhard Förster (1843-1889) qui avec sa femme Elisabeth, la sœur de Nietzsche, était allé fonder à la fin des années 1880 une colonie aryenne dûment sélectionnée dans la forêt paraguayenne (*Nueva Alemania*). Désormais le ton est donné par le roman *Helmut Haringa*, publié en 1910 par Hermann Popert (1871-1932) ; il s'agit d'un jeune juge de Hambourg enivré de mythologie nordique qui mène croisade contre le tabac, l'alcool et le sexe et prêche inlassablement contre l'esprit français et les juifs. Ce sont des jeunes de cette tendance droitière du *Wandervogel* qui en novembre 1914, à Langemark, tenteront en tant que volontaires de prendre d'assaut les positions britanniques sous le feu des mitrailleuses ; ils seront environ 2000 garçons entre 16 et 20 ans à être fauchés en quelques minutes ; curieusement, on voit alors Wyneken, jusque-là chantre du pacifisme, prononcer à Munich une conférence appelant les jeunes au combat, ce qui lui vaut les véhémentes critiques de son ancien disciple, Walter Benjamin (1892-1940), qui rompt définitivement avec lui. Ce sont encore des jeunes de la tendance droitière la plus politisée du *Wandervogel* qui en 1922 formeront sous la conduite de Gustav Adolf Lenk (1903-1987), les premiers noyaux des Jeunesses nationales-socialistes.

Considérant tout ce qui vient d'être dit, il n'y a donc pas lieu d'être surpris que les Allemands dans leur grande majorité aient souscrit à la liesse générale lors de la déclaration de guerre. Ce qui par contre est plus troublant, c'est lorsqu'on voit un Thomas Mann déclarer : « Ne devons-nous pas remercier le ciel d'être appelés d'une façon aussi inespérée à vivre de si grands événements », et parler d'une « noble, solennelle et sublime guerre populaire » (cit. in Klaus Schröter, *Thomas Mann*, RoRoRo, 1964, p. 85) ; ou encore quatre-vingt-treize représentants de l'intelligentsia allemande — prix Nobel, philosophes, artistes et écrivains, universitaires de renommée internationale — signer le 4 octobre 1914 un manifeste de soutien à la politique impérialiste de Guillaume II dans lequel il est affirmé : « Il n'est pas vrai que l'Allemagne ait provoqué cette guerre. Ni le peuple, ni le gouvernement, ni l'empereur allemand ne l'ont voulue. Jusqu'au dernier moment, jusqu'aux limites du possible, l'Allemagne a lutté pour le maintien de la paix ». La lâcheté de la servilité de ces intellectuels allemands envers le pouvoir, leur cautionnement mensonger de la besogne de tuerie assignée aux gens du peuple, reste un des plus répugnants chapitres de l'histoire du premier conflit mondial<sup>5</sup>.

Quant à ceux qui tentaient de s'opposer à la guerre, ils connurent l'emprisonnement comme les leaders spartakistes (Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht...), l'écrivain expressionniste Karl Otten (1889-1963), ou encore le physiologiste Georg Friedrich Nicolai (1874-1964) qui osa répondre au « Manifeste des 93 » par une proclamation antimilitariste dont Albert Einstein fut signataire. Pour échapper à l'incarcération, certains s'exilèrent en Suisse comme René Schickele (1883-1940), éditeur de la revue pacifiste *Les Feuilles blanches / Die weißen Blätter*, Ludwig Rubiner (1881-1920), traducteur de Verlaine et éditeur de la revue internationaliste *Écho du temps / Zeit-Echo*, ou encore Leonhard Frank (1882-1961), lequel écrira en plein conflit *L'Homme est bon / Der Mensch ist gut*, une profession de foi pacifiste qui sera

---

<sup>5</sup> Voir Jürgen et Wolfgang von Ungern-Sternberg, *Der Aufruf „An die Kulturwelt“ : das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1996.



diffusée clandestinement en Allemagne ; pour d'autres, c'est la censure qui frappera comme pour Heinrich Mann dont le célèbre roman *Le Sujet / Der Untertan*, une attaque en règle contre la société impériale terminée juste avant la déclaration de guerre, ne pourra être publiée qu'après 1918.

Pour terminer, il convient de souligner ceci : la Première Guerre mondiale a été pour les Allemands une expérience d'autant plus traumatisante qu'elle s'est soldée par une défaite avec son cortège d'humiliations auxquelles allaient les soumettre les vainqueurs. Tout cela va cristalliser une angoisse en la possible disparition à plus ou moins brève échéance de l'Allemagne en tant qu'entité territoriale mais aussi socioculturelle. Cette angoisse, il était indispensable de la conjurer pour que la vie reprenne son cours. C'est pourquoi on va assister dès le lendemain de la guerre et durant la République de Weimar à une constante réactivation de la mémoire de 14-18 en tant que matrice référentielle de la construction de l'avenir allemand.

Soit en stigmatisant l'absurdité de la guerre et en plaidant pour une fraternité entre les peuples comme Andreas Latzko avec *Hommes en guerre (Menschen im Krieg)*, publié dans un premier temps sous couvert de l'anonymat à Zurich en 1917), Arnold Zweig avec *Querelle à propos du sergent Grischa (Der Streit um den Sergeanten Grischa)*, 1927), ou encore Remarque avec *À l'Ouest rien de nouveau (Im Westen nichts Neues)*, 1929), sans omettre bien sûr les articles de Kurt Tucholsky (1890-1935)<sup>6</sup> et Carl von Ossietzky (1889-1938)<sup>7</sup> dans la revue hebdomadaire *Tribune internationale (Weltbühne)*.

Soit en faisant de la guerre un produit du capitalisme impérialiste et en appelant à construire une société de type communiste comme Johannes Robert Becher avec *Lewisite<sup>8</sup> ou la seule guerre juste (Levisite oder Der einzig gerechte Krieg)*, 1926), Ludwig Renn avec *Guerre (Krieg)*, 1928) ou Theodor Plievier avec *Les Matelots de l'empereur (Des Kaisers Kulis)*, 1929).

Soit enfin en héroïsant la guerre en tant que nécessaire sacrifice de masse préluant à l'éclosion d'une ère nouvelle comme chez Will Vesper (1882-1962), Heinrich Zerkaulen (1892-1954), Franz Schauwecker (1890-1964) et Werner Beumelburg (1899-1963) qui connaîtront la gloire sous le troisième Reich et qui, tout en mythifiant dans leurs textes le premier conflit mondial, œuvraient en réalité en propagandistes pour un nouveau conflit qui, à leurs yeux, ne serait que le juste et logique parachèvement du précédent.

Tandis que les tenants des deux premières catégories faisaient scandale et avaient même à subir les foudres des autorités en tant que traîtres à la patrie et suppôts du judéo-bolchevisme, la troisième catégorie, elle, ne cessait de toujours plus proliférer.

Déjà en octobre 1923, l'attaché culturel de la mission française à Berlin, Ambroise Got, signalait dans le *Mercure de France* qu'étant entré dans des librairies

---

<sup>6</sup> Voir Dieter Welke, « Préface », in K. Tucholsky, *Bonsoir révolution allemande !*, Presses univ. Grenoble, 1981, pp. I-XXVIII.

<sup>7</sup> Voir Helmut Donat, Adolf Wild, Willy Brandt *et al.*, *Carl von Ossietzky*, Brême, Donat & Temmen Verlag, 1986.

<sup>8</sup> Inventée par le chimiste militaire américain Winford Lee Lewis (1878-1943), la lewisite est un gaz de combat encore plus redoutable que l'ypérite ; produite massivement à la fin de la Première Guerre mondiale, elle n'a été utilisée qu'en 1918.

allemandes pour acheter de la littérature pacifiste et socialiste, il n'avait trouvé qu'une débauche d'ouvrages militaristes et ethnonationalistes. Il en concluait dans son rapport que les libraires, comme du reste les bibliothèques de prêt, boycottaient systématiquement la production littéraire progressiste, ce qui contribuait à engluier les Allemands dans une mentalité guerrière revancharde et à les rendre réceptifs aux idées d'extrême-droite. Avec le recul historique, nous savons que ce diagnostic était exact.

Neuf décennies plus tard, c'est-à-dire aujourd'hui, cette constatation est loin d'être négligeable. En effet, comme j'avais tenté de le documenter dans mon essai étiologique *Le Nazisme : une culture ?* (2001), le nazisme et la Seconde Guerre mondiale ont été instillés et mis en acceptabilité dans l'opinion publique par une économie narrative se revendiquant d'un combat pour la défense des valeurs culturelles authentiquement germaniques. A l'origine de cette économie narrative de combat se situait la débâcle de l'ère wilhelminienne. Cette économie narrative, médiatisée tant par le marché du livre que par les journaux et les productions filmiques du consortium Hugenberg<sup>9</sup>, c'était, comme le dénonçait alors entre autres Brecht, le chaudron de fermentation de l'évolution historique future de l'Allemagne.

Ceci montre à quel point il est nécessaire d'être d'une totale vigilance à notre climat culturel. De fait, comme on le trouve déjà écrit au chapitre 18, verset 21, des proverbes salomoniques de *l'Ancien Testament*, « la vie et la mort sont au pouvoir de la langue ».

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2015**  
**Centre municipal Jean Richepin,**  
**21 rue Jean-Richepin,**  
**63000 Clermont-Fd.**

[www.quatre.com](http://www.quatre.com)

**Toute reproduction intégrale ou partielle non autorisée par l'auteur  
ou l'association constituerait une contrefaçon sanctionnée  
par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
Les courtes citations sont autorisées sous réserve de la mention  
du nom de l'auteur, du titre de l'article et de la source.**

---

<sup>9</sup> Alfred Hugenberg (1865-1951), membre de la ligue pangermaniste, magnat de l'édition, de la presse et de l'industrie cinématographique, président du Parti populiste national allemand (*DNVP = Deutschnationale Volkspartei*) ; en 1931, alliance avec les nazis (*Front de Harzburg / Harzburger Front*) ; ministre de l'Économie, du Ravitaillement et de l'Agriculture dans le premier gouvernement Hitler (30 janvier-27 juin 1933).